

Îles du Stagnone

La lagune aux beautés endormies

Sur la côte occidentale de la Sicile se trouve un petit archipel à peine indiqué dans les guides. Un paradis pour les oiseaux migrateurs, où les moulins à vent des salines côtoient les ruines d'une cité antique abandonnée.

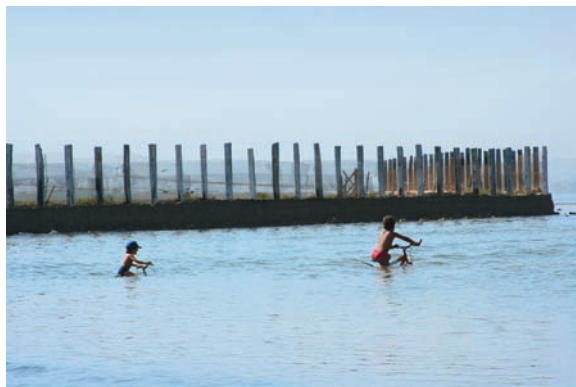
Les Sidoti sont une famille de doux dingues siciliens, pleine de fantaisie, d'humour et de gentillesse qui ferait pâlir d'envie la tribu des Malaussène (Daniel Pennac). Toujours de bonne humeur, le cœur sur la main, ils réunissent toutes les qualités qui font le charme des Italiens. C'est leur inventivité et l'amour qu'ils portent au patrimoine naturel de leur île qui m'ont permis de découvrir un petit coin de paradis. “*Que fais-tu ce week-end ?*”, me demandent-ils un soir d'été sur un ton désinvolte. Et me voilà embarquée, trois jours plus tard, à bord d'un Iveco militaire transformé en camping-car, en route pour les salines de Marsala. À six heures du soir, il fait encore une chaleur accablante et notre convoi (une dizaine d'adultes et d'enfants répartis dans trois véhicules) avance *piano ma sano* sur l'autoroute qui relie Palerme à Trapani. Le paysage alentour est dominé par les rangées de vigne, les boules feuillues des orangers et des citronniers et les damiers vert argent des oliviers, sur fond de terre brune et d'herbe brûlée par le soleil. ►



Reportage photos : Salvo Sidoti



Dans les salines de l'île Longue, l'eau se teinte de rose sous l'action combinée des phytoplanctons, du soleil et du vent. À l'arrière-plan, les îles Égades.



Le vélo est le meilleur moyen pour partir à la découverte de l'île Longue, mais pour cela il faut pédaler dans l'eau.

► Sur les collines, les taches blanches des brebis succèdent aux melons jaunes en rangs dispersés. Nous voilà plongés dans le jardin d'Eden, sous le regard bienveillant des dieux de l'été. Nous arrivons juste à temps au camping du cap San Teodoro, à 8 kilomètres de Marsala, pour voir le disque solaire s'embraser puis se noyer dans l'horizon marin.

Le lendemain, c'est un défi que nous nous apprêtons à relever : traverser les quelque cinq cents mètres qui séparent la pointe de San Teodoro de l'île Longue (aussi appelée Grande) à vélo. Oui, à vélo ! Il faut dire que la mer, dans cette lagune du Stagnone qui s'étend sur 2 000 hectares, est particulièrement basse : de 20 centimètres à 2,50 mètres, tout au plus. Mais alors pourquoi pédaler quand il suffirait de marcher tranquillement dans l'eau qui ne dépasse pas la hauteur de la cuisse ? La réponse est simple : pour mieux visiter l'île et ses trésors. La bien-nommée s'étend sur 12 kilomètres de long. C'est la plus grande des quatre îles qui composent l'archipel, aux côtés de San Pantaleo, plus connu sous son nom antique (Mozia), Santa Maria, dans son écrin de verdure, et la minuscule Scuola, qui abrita une école de rhétorique au temps des Romains. Certes, il faut avoir un petit grain de folie pour faire une telle traversée – et surtout de bons mollets. Car pédaler dans l'eau n'est pas une mince affaire. Les moins costauds de notre équipée doivent se résoudre à mettre pied à terre (à mer ?) et pousser leurs bicyclettes. Mais le jeu en vaut la chandelle.

Une fois arrivé à Punta Tramontana, la pointe septentrionale de l'île, le paysage étonne par son exotisme et son unicité. Une friche industrielle, avec sa haute cheminée en brique et un bel édifice d'un autre



âge, veille sur les lieux, tel un fantôme bienveillant. Quelques tours de roue plus loin, une plage sauvage que les gens du coin appellent Tahiti pour le vert émeraude de ses eaux s'ouvre sur le large. Majestueuses, les îles Egades se dressent au loin. Après la plage commencent les salines. D'immenses carrés d'eau s'évaporent lentement au soleil. Sous l'action combinée de la chaleur, du vent et de phytoplanctons, l'eau se teinte d'un dégradé de rose de plus en plus vif, jusqu'à prendre des allures psychédéliques. Il n'est pas rare d'apercevoir dans les bassins abandonnés quelques hérons cendrés, flamants roses et autres



■ Friche industrielle et salines abandonnées confèrent aux paysages de l'île Longue un indéniable charme

spatules blanches d'Europe. Cette zone humide forme, en effet, une réserve naturelle qui abrite nombre d'oiseaux migrateurs et nicheurs. L'origine de ces salines remonterait aux Phéniciens, arrivés dans la région au VIII^e siècle av. J.-C. Le premier à en rapporter l'existence est le géographe et grand voyageur arabe al-Idrîsî dans son *Livre de Roger*, publié au XII^e siècle pour le compte du roi normand Roger II. Plus tard, le port de Trapani bâtit la plus grande partie de sa fortune sur le commerce de l'"or blanc", qu'il exporta dans toute l'Europe. Aujourd'hui, quelques salines perpétuent la tradition, même si la récolte à la main attire de moins en moins de candidats. Pourtant, les montagnes de sel qui brillent sous le soleil et les vieux moulins avec leurs ailes voilées offrent un spectacle absolument unique qui fait tout le charme de la région.

Le long des sentiers bordés de palmiers nains et de salicornes, les ruines d'antiques constructions aux

formes inhabituelles laissent le visiteur songeur. À quoi servaient-elles ? Pourquoi ne les restaure-t-on pas ? Dans d'autres pays d'Europe, ces architectures insolites seraient déjà transformées en musée du sel. "Pazienza ! *ici, nous sommes en Sicile*", me rappellent mes amis, philosophes par nécessité. Puis, comme pour clore notre périple en beauté, nous traversons une pinède luxuriante de pins d'Alep et de lentisques. Visiblement, nous troublons le repos des cigales. Par nuées, elles s'envolent à notre passage dans un concert assourdissant.

Le lendemain, cap sur Mozia. Cette fois, nos mollets trouvent le repos puisque l'île est non seulement plus petite (une quarantaine d'hectares), mais surtout on y accède par bateau. Sur le parking de l'embarcadère situé à l'entrée des salines Ettore e Infera, un personnage haut en couleurs attend les visiteurs. Transformée en boutique de fortune, sa vieille Fiat ►

Ferdinanda, une île par intermittence

En juillet 1831, à la suite d'une intense activité

sismique, surgissait de la mer une plateforme rocheuse de 4 kilomètres carrés, à 16 milles marins de Sciacca, sur la côte sicilienne, et 29 de l'île de Pantelleria. L'îlot suscita aussitôt les convoitises des puissances étrangères en quête de points d'abordage stratégiques au cœur de la Méditerranée. Un navire anglais de passage dans le canal de Sicile y planta le drapeau britannique et le baptisa "banc Graham".

Le royaume des Deux-Siciles se devait de réagir. Le roi Ferdinand II dépêcha une corvette pour revendiquer l'île, lui donner son nom et y hisser les couleurs du royaume bourbon. Quelques semaines plus tard, c'était au tour d'une expédition française d'y installer le drapeau tricolore et de la nommer "Julia", en hommage au mois de sa découverte. Mais avant même que la question ne vire à l'affrontement, le nouveau territoire contesté s'enfonçait de 7 mètres sous le niveau de la mer, cinq mois à peine après son émergence. Selon les vulcanologues, il s'agirait, en réalité, d'un cône secondaire du volcan sous-marin Empédocle, situé à une profondeur de 400 mètres et comparable à l'Etna pour la largeur de sa base. R.C.

► est recouverte de ses sculptures taillées dans le tuf ou de ses balais tressés en feuilles de palmier nain. Mais le sympathique sexagénaire est avant tout un poète dialectal. Peppe Genna compose et déclame des poésies en sicilien sur sa terre natale, Marsala ou encore Mozia, qu'il appelle "*l'Antinna du munnu*" (l'antenne du monde) puisque les touristes viennent des quatre coins de la planète pour la visiter. Le "poète des salines", comme on le surnomme ici, fait aussi l'éloge de l'or blanc, car "*cosa vale una minestra senza sale ?*" (que vaut une soupe sans sel ?).

La traversée en bateau ne dure que quelques minutes. San Pantaleo, que tout le monde préfère appeler de son nom antique, est une île privée. Il faut donc d'abord s'acquitter d'un droit d'entrée. Ensuite, c'est tout simplement un havre de paix et de silence, un petit paradis coincé entre le ciel et la mer et rafraîchi par la brise marine, que le voyageur découvre sous ses pas. Au VIII^e siècle av. J.-C., le site avait été choisi par les Phéniciens pour ses bas-fonds, la douceur de son climat mais aussi pour

sa position géographique idéale sur la route commerciale entre l'Afrique, l'Espagne, la Sardaigne et le centre de l'Italie. Mozia devint une cité punique si florissante qu'elle finit par s'attirer les foudres du tyran Denys de Syracuse, qui la détruisit entièrement en 397 av. J.-C. Les quelques survivants partirent s'installer sur la côte sicilienne et fondèrent Lilybée, aujourd'hui Marsala. L'île ne fut pas totalement abandonnée, mais sombra peu à peu dans l'oubli. Ce sont les Anglais qui lui redonnèrent vie au XIX^e siècle en y plantant un vignoble. À la recherche d'un vin pouvant concurrencer le madère ou le porto alors très en vogue en Angleterre, ils trouvèrent dans le marsala un formidable moyen de s'enrichir. Un de leurs descendants, l'Italo-Anglais Giuseppe Whitaker, acheta l'île au début du XX^e siècle pour poursuivre l'exploitation. Mais cet homme de culture, féru de sciences naturelles, d'histoire et d'archéologie, ne tarda pas à se passionner pour les trésors que recelait Mozia. Il fut à l'origine des premières campagnes de fouilles, dont le visiteur peut aujourd'hui admirer les pièces dans le petit musée, non dénué de charme, installé à l'entrée de l'île. Il y découvrira notamment l'éphèbe de Mozia, une statue en marbre blanc retrouvée en 1979, dont les proportions harmonieuses indiquent une probable facture grecque.

Après la visite du musée et une halte à la cave, qui propose à la vente la petite production viticole locale, un sentier longeant la mer permet de rejoindre les différents sites archéologiques. À ne pas manquer, la porte Nord d'où part la route pavée reliant l'île à la terre ferme et aujourd'hui immergée ; le tophet, sanctuaire où les restes des sacrifices humains et animaux étaient déposés dans des vases ; ou encore le cothon, petit port intérieur artificiel creusé par les Phéniciens. Il règne dans cet endroit magnifique une paix profonde, nourrie par une lumière divine et une nature intacte. Un sentiment intemporel qui donnerait presque le vertige quand on songe que ces mêmes lieux étaient habités il y a plus de vingt-huit siècles. Ils ont vu déambuler, commercer, travailler un peuple qui en a façonné le paysage et que les pierres brûlant sous le soleil et polies par le temps continuent d'évoquer.

Le soir, sur le chemin du retour, je remercie mes brillants cicérones de m'avoir initiée aux secrets de ces lieux enchanteurs. Rendez-vous est pris dès les prochaines vacances pour de nouvelles aventures à la découverte d'une Sicile insolite et hors des sentiers touristiques.

Régine Cavallaro